

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Revue d'ouvrage

« *L'économie de plantation aux Antilles françaises – XVIIIe siècle* » de Christian Schnakenbourg

Jean-Pierre Sainton

Numéro 193, septembre–décembre 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098107ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098107ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sainton, J.-P. (2022). Compte rendu de [Revue d'ouvrage / « *L'économie de plantation aux Antilles françaises – XVIIIe siècle* » de Christian Schnakenbourg]. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (193), 181–185.
<https://doi.org/10.7202/1098107ar>

Revue d'ouvrage :
« *L'économie de plantation aux Antilles
françaises – XVIIIe siècle* »
de Christian Schnakenbourg¹

Par Jean-Pierre SAINTON²

C'est une magistrale synthèse de l'histoire de l'économie de plantation au XVIII^e siècle dans les Antilles françaises que nous a offert Christian Schnakenbourg dans son dernier ouvrage.

En quelques 361 pages, d'une écriture dense, généreuse en informations précises et en données chiffrées, toujours scrupuleusement vérifiées et référencées, l'auteur fait le point des connaissances sur l'économie de plantation au XVIII^e siècle. Le choix de ce XVIII^e siècle, qui fut la période de flamboyance par excellence du commerce colonial français aux Antilles s'explique aisément : c'est en effet au cours de ce siècle que le système plantationnaire s'installe dans ce qu'on appellera les « isles à sucre » en leur conférant durablement ses structures économiques, sociales, culturelles, en un mot leur identité historique. Ce choix chronologique focalisé sur un siècle matriciel évite à l'auteur le défaut de tomber dans les grandes généralisations des études transpériodiques comme de produire une énième répétition sur un sujet qui fut naguère une thématique phare de l'histoire coloniale et caribéenne. La bibliographie de la plantation coloniale, où d'ailleurs l'auteur, Christian Schnakenbourg, tient une place incontournable, est en effet déjà consistante.

Et pourtant, ce livre devrait occuper dès maintenant une place prioritaire dans les bibliothèques et les bibliographies d'histoire économique et sociale antillaise à la fois par la maîtrise du sujet qu'il démontre, la qualité remarquable et l'amplitude de sa synthèse, la fiabilité des données

1. Christian Schnakenbourg, *L'économie de plantation aux Antilles françaises – XVIIIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2021, 361 p.

2. Professeur à l'Université des Antilles.

livrées, la problématisation de ses analyses mais aussi la pédagogie et le didactisme de l'exposé.

Christian Schnakenbourg que l'on connaît comme le premier spécialiste de l'histoire de l'économie sucrière antillaise, (particulièrement en Guadeloupe), à laquelle il a consacré deux thèses, plusieurs ouvrages et de nombreux articles, procède en cette occasion à un double élargissement de son terrain. Deux entrées thématiques (par territoire et par type de production) offrent un tableau à la fois large et précis du domaine colonial français. De l'imposante et opulente Saint-Domingue (à elle seule 40% des esclaves, 32% des exportations totales des produits coloniaux de son temps) qui quitte le champ de l'économie coloniale de plantation dans les fureurs de la révolte des esclaves, aux territoires marginaux de l'espace plantationnaire français (Sainte-Lucie, Tobago, la Grenade), en passant bien sûr par la Martinique, têt partie dans l'économie d'habitation mais aux possibilités plus limitées par la géographie, et qui reste cependant la place-forte du domaine colonial français dans les îles du vent, et la Guadeloupe, au décollage tardif, le pré carré privilégié, (on n'ose dire intime et préféré) du chercheur.

En maître de la discipline, Christian Schnakenbourg s'appuie tout d'abord sur sa riche connaissance des sources d'archives et imprimées qui ont alimenté ses propres travaux, mais l'ouvrage montre qu'il a aussi digéré les études les plus classiques des auteurs francophones (Tarrade, Pluchon, Debien, Butel, Louis-Joseph, entre autres) anglophones (Curtin, Lloyd Best, Sheridan, notamment) et hispanophones (Fraginals, ...) , et intègre par une bibliographie exhaustive les travaux plus récents et les approches plus périphériques à l'histoire économique pure (Vanony-Frisch, Bégot, Sainton, Régent, Oudin-Bastide, etc.). On appréciera notamment dans cet ouvrage la mise en perspective des évolutions conjoncturelles par l'aspect comparatif et la prise en compte de la géopolitique antillaise qu'on ne saurait valablement isoler des conjonctures américaine et européenne. De sorte que le résultat obtenu dépasse le registre de la spécialité étroite de l'histoire économique. La synthèse proposée à la lecture est à la fois savante, complète et globale en même temps que pédagogique : elle devrait combler l'étudiant des cycles M et D et satisfaire l'universitaire en histoire sociale antillaise, tout en restant à la portée de l'honnête lecteur, intéressé à la compréhension de la description et à l'analyse d'un système dont le fonctionnement économique et social ne cesse d'interpeller la logique : modèle hybride, archaïque par son système productif esclavagiste et négrier et absolument moderne dans son articulation capitaliste et sa dépendance aux marchés extérieurs.

La lecture, sans être aisée, est cependant très abordable pour les lecteurs avertis. L'attention ne manquera pas d'être frappée par trois traits qui nous ont semblé, quant à nous, particulièrement neufs ou remarquables dans l'ouvrage proposé.

²En premier lieu, il faut considérer et savoir apprécier le registre magistral de l'exposé que l'auteur parvient à soutenir d'un bout à l'autre. En ce sens, il surmonte la difficulté inhérente à toute synthèse que guette l'inégalité d'analyse selon les thèmes, les moments et les lieux abordés. Nous avons ici bien affaire à une connaissance mûre, aux solides appuis, capable d'embrasser le niveau macro et en même temps de rentrer avec assurance dans le détail, sur la durée. Cela se vérifie en particulier dans la deuxième

partie de l'ouvrage consacrée aux structures de la production (pages 83 à 210), où l'auteur étudie dans quatre chapitres successifs la production, la filière technique sucrière, puis les marchés. La double perspective, territoriale et par secteur productif, offre un panorama très complet, abondamment documenté, présenté en tableaux, graphiques et cartes ce qui permet une grande lisibilité et une compréhension aisée des données.

En second lieu, l'analyse du facteur travail, auquel est consacré la troisième partie (p. 211 à 258) par la façon dont elle est posée et traitée dans deux chapitres, descriptifs d'abord, analytiques ensuite de « la force de travail servile » est l'une des originalités de l'approche. Christian Schnakenbourg, en historien des faits économiques, prend soin d'avertir qu'il ne traite pas ici de « l'esclavage » en général mais des facteurs de production dont on sait que qu'ils reposent presque essentiellement sur le « cheptel » servile que sont les hommes et femmes réduits en esclavage. Il parle de « leur nombre, l'organisation de leur travail, leurs conditions de vie, l'entretien de leur force de travail, les résultats de leur emploi Les phénomènes de résistance, précise-t-il, ne nous concernent que dans la mesure où ils impactent la productivité. Les autres aspects de l'esclavage (musique, culture, religion, créolisation, genre, vie familiale, affranchissements... sont hors de notre propos ». (Cf. p. 211). Une précaution qui n'est pas que cosmétique, ou politique, en un moment où la recherche sur les faits procédant de l'esclavage est particulièrement sensible aux polémiques plus ou moins bien fondées, mais prend ici valeur épistémologique afin de cadrer l'objet et le propos. En dépit de cet avertissement d'usage, c'est pourtant une véritable perspective socio-anthropologique que présente l'auteur à partir de l'étude du travail servile dans l'univers de la plantation puisque sont successivement abordées les questions d'un grand intérêt pour l'histoire sociale comme celles du ratio Africains-Créoles, des hiérarchies du travail d'après les paramètres de l'emploi, de l'origine et de la couleur. Le chapitre 8 qui, ironiquement, emprunte son titre au vocabulaire contemporain de « la gestion des ressources humaines » ne peut éviter d'inclure dans l'analyse des facteurs de production des données et paramètres (comme la faim, le surtravail, ...) qui ordinairement ne relèvent pas des « intrants » économiques de l'analyse économétrique classique. L'esclavage plantationnaire à l'époque moderne a ceci de spécifique, et ceci est son fondement ontologique, sa contradiction essentielle et indépassable à laquelle nous ramène l'auteur : c'est bien l'être humain tout entier, qui est possédé et utilisé comme instrument de production. Ainsi, en M. Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, Christian Schnakenbourg, quoiqu'il s'en défende, intègre la perspective anthropologique dans l'histoire du système de la plantation. Le résultat qui insuffle de l'humain dans l'analyse d'un système inhumain contribue à parfaire la touche juste.

Enfin, la crise de la fin du siècle, traitée en deux chapitres, dans la quatrième partie (p. 259 à 342) qui conclut l'ouvrage est très certainement l'aspect le plus novateur et l'apport spécifique, personnel, du chercheur. Ils contribuent notablement à l'éclairage des bouleversements qui étreignent les îles au cours de la double décennie de fin de siècle et aboutiront aux soubresauts révolutionnaires dans les îles du vent et à l'indépendance haïtienne. C'est par l'analyse croisée de ce qu'il appelle « les contradictions structurelles du système » précisément rappelées au

plan démographique et économique et des conjonctures de la fin du siècle, que Christian Schnakenbourg éclaire la baisse de productivité du travail servile et la stagnation au cours du dernier quart de la période d'Ancien régime. Ces facteurs intègrent des données non strictement économétriques comme la résistance accrue des esclaves. Il nous est ainsi restituée une vision globale, reliée, essentiellement dynamique et complexe de sociétés encore trop souvent perçues du public, et même des universitaires, comme figées dans une perception immobile. L'endettement colon apparaît ainsi comme un facteur particulièrement agissant dans la crise générale de la société de plantation de la fin du siècle.

Il est difficile, au terme de la lecture, de trouver à ce livre des défauts de cuirasse. L'essentiel des interrogations que l'on peut se poser est répondu. Les questionnements, qui seraient forcément ceux des spécialistes, ne pourraient apparaître qu'en regard des approfondissements auxquels il est procédé et qui, naturellement, poussent par leur qualité, plus en avant la réflexion.

Avec cette synthèse sur l'économie de plantation au XVIII^e siècle Christian Schnakenbourg boucle toute une vie personnelle de recherches consacrée à l'histoire de l'économie sucrière et laisse un héritage, sous forme de *digest*, qui du coup sonne aussi comme la conclusion d'une période de l'historiographie économique et sociale coloniale caribéenne centrée sur la plantation.

L'auteur, le reconnaît non sans quelque nostalgie dans son introduction. C'est comme une concession lucide aux mutations du temps de la recherche qui privilégie aujourd'hui l'étude des esclavisés et de l'esclavage sur la société de la production coloniale esclavagiste :

« (...) *La plantation en tant que système économique a fini par disparaître des radars, si ce n'est comme un élément constitutif parmi d'autres d'une machine globale et totalisante (...)* » (p. 15)

On comprend alors l'opportunité et l'objectif sous-jacent d'un ouvrage qui sert aussi à rappeler que « la raison » historique de tout cela fut économique.

Ce temps des chercheurs était aussi, il est vrai, dans la continuité du temps historique, contemporain de cette période où de Cuba à Trinidad, les paysages ruraux se dressaient de cannes fleurissant en flèches en janvier ; l'air embaumait en février, mars, avril, mai, juin ... de la canne coupée, et les usines sucrières, durant tous ces mois, une bonne moitié de l'année, fumaient. La Guadeloupe et la Martinique n'étaient pas en reste. A Pointe-à-Pitre, de février à juin, nul n'aurait pu ignorer la venue de la récolte, présente tout en odeurs et atmosphère sociale. Par Darboussier, « *loko la* », (le train apportant les cannes des balances à l'usine centrale) et les rumeurs de grève pour les salaires, la vie avait un temps et un rythme imposé à tous. Se consacrer à l'étude du cœur de cette construction sociale paraissait, à cette époque, pour les uns un devoir, et pour tous l'exigence intellectuelle de connaître et de comprendre. Il n'est plus sûr, avec la mutation sociale accomplie, que cette connaissance ne soit figurée que par l'étude représentée d'un véritable « passé ».

Mais c'est sans doute lorsque le passé est vraiment passé que l'on en fait les plus justes et les plus précis tableaux et que l'histoire s'expliquant plus complètement, prend sens et saveur. Ce livre aura magnifiquement

rempli l'objectif en nous fixant cette connaissance riche et utile pour la période du XVIII^e siècle.

²On voudrait bien, au terme de la lecture, connaître la fin de l'histoire ; soit une synthèse du même type embrassant les XIX^e et XX^e, siècles des transformations et du crépuscule de l'ère de la plantation. Déjà faite pour la Guadeloupe, on pourrait espérer l'écriture de la dimension comparative « pan-caraïbe », et cependant divergente, avec les autres îles du domaine colonial.